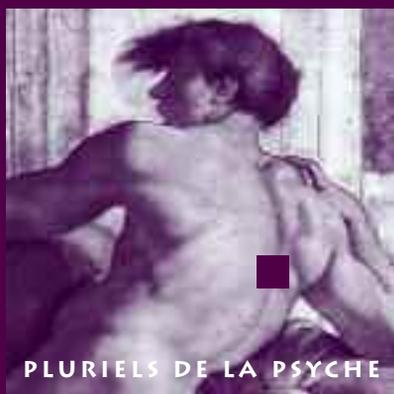


MARIE-CLAIRE CÉLÉRIER

APRÈS-COUP



Après-coup

COLLECTION PLURIELS DE LA PSYCHÉ

La passion et le confort dogmatiques sont sclérosants, voire parfois meurtriers, et la meilleure façon d'y échapper est d'ouvrir nos théories et nos pratiques à la lecture critique d'autres théories et pratiques. Tel est l'horizon que veut maintenir cette nouvelle collection de psychopathologie psychanalytique, sachant que ce champ ne se soutient dans une avancée conceptuelle que d'un travail réalisé avec d'autres disciplines, comme les neurosciences à une extrémité et la socio-anthropologie à l'autre.

Direction de la collection

D. CUPA, E. ADDA

Comité de rédaction

C. ANZIEU-PREMMEREUR, G. PIRLOT

A. SIROTA

Comité de lecture

P. ATTIGUI, M. L. GOURDON, H. LISANDRE

S. MISSONNIER, H. RIAZUELO-DESCHAMPS

Éditions EDK
2, rue Troyon
92316 Sèvres Cedex
Tél. : 01 55 64 13 93
edk@edk.fr
www.edk.fr

© Éditions EDK, Sèvres, 2009
ISBN : 978-2-8425-4132-3

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage – loi du 11 mars 1957 – sans autorisation de l'éditeur ou du Centre Français du Copyright, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

Marie-Claire CÉLÉRIER

Après-coup

PAROLES DE FEMME,
PAROLES DE PSYCHANALYSTE



Vj k'ŕ ci g'k'p'v'g'p'v'k'q'p'c'm' 'i'gh'v'd'ŕ'c'p'm

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. L'INITIATION

L'enfance	7
La voie tracée.....	19
Les hommes	24

CHAPITRE II. LES FEMMES

Femmes de charme.....	37
Femmes soumises et femmes libres	40
Rôles de femmes.....	44
Femmes de tête et femmes d'affects	52
L'esprit des femmes, le corps des femmes	59
Femmes entre elles.....	67
Femme de haine, femme de solitude.....	72

CHAPITRE III. LES TRAVAUX ET LES JOURS

Le temps des enfants	77
Tendresse, détresse, doutes.....	81
Le temps de vivre	87
Le temps des femmes	102

CHAPITRE IV. LE MONDE COMME IL VA

L'éducation.....	109
La communication	113
La justice.....	119
Maladies sexuellement transmissibles.....	125
Médecine extrême	129
La guerre	139
La religion	151
L'argent	161
La mondialisation.....	167

CHAPITRE V. LA CHUTE	179
----------------------------	-----

Vj ku' r ci g' k p v g p v k p c m { ' i g h ' d n e p m

CHAPITRE I

L'initiation

L'enfance

Pour beaucoup, l'entrée à l'école jette un voile sur l'enfance. L'âge de raison ternit les sensations. La vie de Claire, elle, avait commencé quand elle en avait franchi la grille. Elle sentait encore l'acuité du moment où, le premier jour, près de la porterie, elle attendait d'entrer. Seule, sa mère ne l'avait pas accompagnée. Tout de ce monde lui restait familier, les graviers de la cour, la poussière soulevée en courant, les marronniers aux troncs rugueux agrippés au passage pour se donner de l'élan, la pierre froide des perrons où s'asseoir. L'escalier, sa rampe de métal décolorée, les blouses bleues aux patères... Tout ce qui pour d'autres aurait pu être prison lui avait donné vie. Les professeurs restaient entre parenthèse, leur souvenir délavé, pali. Ce qui comptait était l'avant et l'après. Peut-être n'avait-elle découvert que là le monde de l'enfance, éprouvé que d'autres comme elle existaient. Leur présence avait donné du relief aux cailloux, de la couleur aux arbres, une odeur à l'air qu'elle respirait. Lorsqu'elle pensait à la maison de son enfance, tout redevenait terne et gris. Souvent lui venait à son propos le début d'un chant appris dans ces années : « Loin dans l'infini s'étendent les grands prés marécageux, pas un seul oiseau ne chante dans les arbres secs et creux ». Non que sa maison ressemblât à un marécage, ni que le chant ait voulu décrire une vie de petite fille. Mais le fait était là, elle s'y reconnaissait. Enfant des villes, elle avait su bien plus tard que des foules d'oiseaux piochent dans les eaux glauques, grouillant de vie des marécages et qu'il suffit d'arracher l'écorce d'un arbre mort pour mettre à nu mille insectes inconnus. Elle, elle avait pris le texte à la lettre. Et telle lui paraissait sa maison, sans vie. D'autres qui la connaissaient douillette et chaude, aménagée avec soin, décorée avec goût ne sauraient de quoi elle parle. Peut-être était-elle seulement conçue pour des gens posés. Les pieds nus ne devaient pas marquer les parquets cirés, ni les doigts ternir les meubles vernis. Pas un jeu, pas un livre ne devait y traîner. Surtout il n'y fallait

pas de bruit. Le plus simple était de s'y taire et, à force de se taire, d'oublier qu'on eût pu vouloir parler.

Loin, très loin dans sa mémoire Claire retrouvait la force d'un cri, d'un hurlement jaillissant de sa gorge, à jamais immobilisé. Comme une boule qu'elle aurait senti monter de sa poitrine, prête à éclater, et qui serait restée là, ni dehors ni dedans. Bloquée par un coup de martinet ? Un verre d'eau froide en pleine figure ? Pourquoi ? Comment ? Elle n'en avait aucun souvenir. Non plus d'avoir été une enfant martyre. Juste cette certitude d'avoir, il y a très longtemps, voulu quelque chose qu'on lui aurait refusé. Et puis après, plus rien. Le calme, le silence. La jupe plissée et les socquettes blanches. Les objets à ne pas déplacer. Sans lutte. Elle était une enfant sage qui ne se souvenait de rien. Mais de quoi eût-elle pu se souvenir ? Son père parlait de ses affaires, écoutait les nouvelles à la radio. Sa mère se faisait belle pour sortir. Ses parfums, ses fourrures, ses bijoux n'avaient cours qu'au-dehors où elle rencontrait des gens, drôles et bruyants, qui, ceux-là, ne devaient pas l'incommoder puisqu'elle en rentrait étourdie et gaie. Alors Claire pensait qu'ailleurs était la vie. La maison n'était qu'un lieu d'attente, de cohabitation obligée où d'abord il ne fallait pas gêner. Était-elle une enfant adoptée, se demandait-elle pour expliquer l'incongruité de sa présence ? Elle ne savait pas et se contenta d'avoir une enfance absente. Elle haït tout l'ordonnancement de la maison et du jardin. Jusqu'aux buis et troènes, à l'aubépine et au lilas qui lui semblèrent longtemps rigides et détestables. Seule l'odeur sucrée du seringat la surprenait chaque année d'oser envahir le salon, lui laissant une tendresse secrète pour ses fleurs éphémères.

*

* *

A la morne saison, après l'école, elles restaient à la maison, dans l'autre maison. Les devoirs vite expédiés sur la table de la salle à manger, la chambre de Françoise devenait leur territoire. Un triangle exigu entre le lit, l'armoire et la cheminée servait de théâtre à leurs inventions. Elles jouaient Cendrillon et son prince charmant avec une drôle d'histoire de pantoufle de vair, ou bien la sévère maîtresse qui punissait l'élève indisciplinée. Avant l'ère de la télé, elles empruntaient à *Ivanhoé* ou au *Malade imaginaire*, les héros de leurs satyres ou de leurs épopées. Rarement les parents regardaient leurs comédies. Plus souvent elles étaient leur propre public, se suffisant à elles-mêmes.

Au printemps, dans leur équipe de scoutes, les moyens étaient plus grands mais l'enjeu était le même. On prenait le train pour gagner les forêts. On plongeait avec délices dans des histoires de clans, de trésors, de caches secrètes ; il y avait des chevaliers à servir, des héroïnes à délivrer, des croisades à mener... Des signes de pistes, des messages à décoder étaient les privilèges de leur caste secrète, leur noblesse au milieu de la banalité. Elles cherchaient la mousse des arbres pour avoir le sens de l'étoile polaire. Elles veillaient autour de feux, dos à la nuit, les yeux pleins de flammes, de braises et de magie. Elles chantaient des chansons douces, transmises, leur semblait-il, depuis la nuit des temps. Pour Claire, la vraie vie était cette vie imaginaire. A deux, à dix ou à cent, la règle était de changer la réalité. Une fois traitées les affaires courantes, l'école, les leçons, la maison, elle s'embarquait aux rives de pays enchantés où des adolescents téméraires bravaient tous les dangers pour les plus nobles ou les plus folles causes. Rien ne pouvait leur résister.

Elle ne sait plus très bien à quel âge elle était revenue à la grisaille d'ici bas. A seize ans, le tumulte des idées avait remplacé l'action. Tout ce qui lui reste de l'avant est jeux, mises en scènes, spectacles. Des ballets, des pièces de théâtre réglées pour les séances de fin d'année qui la faisaient sortir d'elle-même aux mirages de la fête foraine installée deux fois l'an sur la place du marché avec ses pousse-pousse, ses balançoires géantes, ses chevaux de bois montant en tournoyant pour donner l'ivresse de la vitesse et le vertige de la peur ; Claire la sage retrouvait une vie d'enfant tracée en pointillé au fil d'instant d'exception.

*
* * *

Un ruisseau noirâtre traversait le jardin de vacances. Il séparait deux mondes. Celui de devant, civilisé, jouxtait la maison avec sa pelouse et ses rosiers patiemment tressés sur des arceaux. Au-delà un autre monde avait pour elle des charmes d'ailleurs, bordé d'une frontière jamais dépassée. De la fourche d'un arbre qui surplombait l'eau, elle scrutait les bulles déplacées par les pattes invisibles des faucheux et les ronds créés par les poissons happant de non moins invisibles moucherons. Elle sondait l'eau glauque venue elle ne savait d'où, qu'elle n'identifiait pas à celle du Drochon qui creusait un méandre dans la plage quelques centaines de mètres plus loin. Pour elle l'eau du jardin n'était rien qu'un chaudron d'eau noire qui n'appartenait qu'à elle.

De l'autre côté, dans le jardin civilisé, elle épinglait des papillons de velours brun aux larges taches jaune orangé. Elle les attrapait avec son filet à crevettes pour les fixer au tronc d'un pommier. Leurs ailes frissonnaient encore quelques instants avant de s'immobiliser. Personne ne lui avait dit qu'il y avait des méthodes moins sauvages pour les chasser. Personne ne s'offusquait de ses procédés. Elle s'en débarrassait vite une fois qu'ils étaient fanés. Rien ne l'intéressait que le pouvoir de les immobiliser. Elle n'y voyait aucune méchanceté. Seulement l'envie de les posséder. Elle avait plutôt peur de la liberté des autres bestioles, les souris cavaland d'un trou à l'autre sur le plancher, les vipères cachées dans les hautes herbes et qu'on disait capables de tuer ou les chauves-souris qui pouvaient s'accrocher dans les cheveux. Seuls les papillons étaient assez doux et naïfs pour se laisser arraisonner.

Cette année-là des réfugiés habitaient dans la maison proche des plages du débarquement. Claire aimait écouter sur leur phonographe poussif des opérettes et des opéras-comiques. Des airs qu'elle n'entendrait plus. Ou beaucoup plus tard, quand par une fenêtre ouverte, une radio les lui restituerait en bouffée, avec les roses, le Drochon, les papillons et la fille de la maison qu'on disait simplette, traumatisée – mais le mot ne devait pas encore exister – sur un fond de guerre qui venait de se terminer. Claire en acquit une vague angoisse de devenir aussi, un jour, une jeune fille pas comme les autres. Alors elle se réfugiait dans son arbre de l'autre côté du Drochon où rien ne la menaçait sinon une peur, vague aussi, de couler dans l'eau noire sans que personne ne se soucie de la petite fille oubliée.

Aujourd'hui c'était le mot cruauté qui avait fait remonter cette bouffée d'enfance. Venue de bien loin, d'une image de film commentée, triturée par un érudit : des gouttes de sang rouge sur une étendue de neige blanche. Le jaune des papillons épinglés sur un tronc de pommier s'y était associé après bien des méandres de sa pensée où jaillissait pourtant pour un rien l'horreur de la cruauté. Une répulsion, une fuite, en contrepoint de la fascination que d'autres ont pour elle. Elle avait pensé d'abord aux horreurs réelles perpétrées. Les génocides, la Russie, l'Allemagne, l'Arménie, les Tutsi, les Serbes, la Tchétchénie... Les millions de morts, les images documentaires ne touchaient que son esprit. Mais la moindre ébauche de représentation de la cruauté d'un homme envers un autre la prenait au corps. Elle n'avait pu lire Treblinka, non parce qu'il y avait beaucoup de mort et de souffrance à Treblinka, mais parce qu'on était obligé de voir en lisant, était-ce la souffrance de l'un ou la jouissance de l'autre des partenaires en présence ? Elle n'avait pas

supporté. Les viols ethniques, les familles massacrées, comptabilisées par des juridictions internationales ne lui disaient rien comme la représentation d'un homme qui un jour, avait pris son fusil pour entrer chez le voisin, était descendu d'un camion pour se jeter sur une femme qu'il n'avait jamais vue, la réduire à sa merci et partir. Elle ne supportait pas plus le spectacle de tortionnaires fictifs des films de la télé. Une violence échangée la touchait peu, mais la moindre de ces situations où l'un prend plaisir à cogner, à humilier, avilir l'autre la décomposait. On dit pourtant que le peuple s'en repaît et que les jeux du cirque ont de longue date suffi, avec le pain, à calmer les esprits. Pourquoi l'épingleuse de papillons d'un été ne pouvait-elle le supporter ? Elle n'avait, croyait-elle, pas eu conscience de torturer. Il n'est d'ailleurs pas sûr qu'un flacon enformolé par des adultes conscients de leurs responsabilités procure aux papillons une mort plus douce !

La source d'angoisse – et le désir de l'épingleuse – c'était le pouvoir de l'un sur le corps de l'autre. Des images érotico-artistiques d'enfants fouettés avaient provoqué la même répulsion chez elle qui, enfant, s'était délectée des facéties du Bon petit diable ridiculisant la vénérable madame Mac Mich. Inclure les camps de concentration entre les fantaisies d'adultes et d'enfants envenimait ses questions sur la limite incertaine entre réel et imaginaire, comme les avait envenimées le musulman vu en réanimation, les poignets fixés au lit par des bracelets ; on voulait l'empêcher d'arracher de son ventre les morceaux de cochon qu'il prétendait que ses médecins, payés par des juifs, y avaient introduit pour le rendre impur. Il souffrait autant que s'il avait été à la merci de ses pires ennemis. Mais les pires ennemis font-ils autre chose que jouer en temps de guerre, quand le pouvoir est à eux, le scénario de leur plus exquise cruauté ? Et les médecins ne font-ils pas subir aux autres pour préserver leur vie ce qu'aucun vivant ne voudrait qu'on lui fasse ?

Toute scène où des vivants étaient soumis à une violence frappait Claire comme un écho lointain d'une scène vécue et oubliée. Jamais elle n'avait su d'où lui venait à chaque fois la terreur qui la mettait au bord du cri avant qu'elle ne la fuie. Elle se serait volontiers fait graver une médaille à porter autour du cou disant « à ne pas réanimer » tant elle croyait préférable d'être à la merci de la mort que d'une telle emprise, oubliieuse que la vraie vie se reconquiert parfois à ce prix. Rien n'émergeait de ses souvenirs sinon la conviction d'avoir déjà vécu ce qu'elle ne voudrait pas vivre. Elle n'avait pourtant subi que les tortures normalement infligées aux enfants malades, les enveloppements à la brûlante farine de moutarde, l'introduction honteuse de la poire à lavement...

ou la sieste, douce et terrible contrainte à plonger dans un sommeil qui ne venait jamais par les chaudes après-midi d'été. Pas trace de cruauté. Mais les douleurs naturelles les plus vives lui restaient plus douces à supporter que la moindre évocation d'une contrainte par corps. Et seuls les papillons orangés, épinglés sur un tronc de pommier lui disaient que c'était elle la cruelle.

*
* *
*

De son père, elle avait surtout des images en négatif, des ombres chinoises sur un écran blanc. Il avait tous les attributs du père, le costume et le pardessus, l'autorité et l'argent. L'usine, la belle auto noire d'avant-guerre et la grande maison aux murs épais dont il était fier. Il avait l'âge surtout, l'âge d'être le père de tous à ses yeux d'enfant. Il venait de loin, de la misère d'un pays qu'il avait voulu oublier. Cela Claire l'apprit plus tard, lui n'en disait rien. Et puis il gardait les attributs de l'ancien temps, le grand rasoir qu'il fallait affûter et les chapeaux mous qu'il mettait en sortant. Il était comme d'un autre temps. Pas du même que Claire. Seule sa mère reliait l'un à l'autre. Claire ne se rappelait aucun mot qu'il eût prononcé en s'adressant à elle. Sinon tard, quand il allait mourir et comme triste de la quitter. Il lui fallait raisonner pour penser que, dans ce qu'il avait fait avant, voulu, souhaité, elle avait aussi compté. Elle ne se sentait qu'un point dans la famille, sans existence propre : une famille, c'est des enfants ; les parents ont des enfants ; elle était de ceux-là.

Quand, les dimanches, son père et elle se promenaient au bord du lac – sa mère détestait se promener – elle ne se rappelait que ses petites jambes tricotant à côté des siennes. Pas assez vite, trébuchant sur les cailloux, les racines d'arbres. Lui, là-haut, ça l'énervait. Ou alors il s'arrêtrait regarder des joueurs calculer la pente à donner à leurs boules sur les bas flancs du terrain. Elle, elle attendait. Pourquoi ne jouait-il pas lui aussi ? Était-ce l'incompatibilité avec le chapeau et le pardessus ? Ou avec sa femme à la maison, restée bavarder les pieds dans la cheminée ?

Qu'auraient-ils pu se dire plus tard ? Elle n'en avait pas idée. Souvent quand des filles parlaient de leur père, la jalousie la prenait. Peut-être s'étaient-elles plus fait gronder, interdire des sorties, imposer des écoles, un métier qu'elles n'auraient pas choisi. Parfois on les sentait déçues, révoltées. N'empêche, entre elles et eux un courant était passé ! Claire se demandait ce que lui et elle auraient pu échanger. Qu'aurait-il pensé de

ce qu'elle était devenue ? Aurait-il trouvé ridicule qu'une fille s'use des années sur des livres ? Aurait-il été fier de ce couronnement de ses efforts à lui ? Elle était incapable de le dire, de le penser. Il était si loin d'elle. Sa mère avait fait écran entre elle et lui. Leur famille n'était qu'une famille traditionnelle où l'homme travaille quand la femme s'occupe des enfants. Mais ses parents étaient si différents qu'il était même difficile de savoir s'ils étaient d'accord sur ce type de travail, ce type d'enfants. Ils suivaient des voies parallèles en marge desquelles Claire n'avait pu que suivre la sienne. Pas comme un enfant donnant la main à l'un et l'autre parent. Juste à côté, là où il ne fallait pas déranger. Quelques mirages restaient des croisements qui s'étaient produits. Le jour où elle avait voulu ce pull-over fin aux losanges multicolores que sa mère trouvait trop cher, il avait dit : « Mais si, on va le lui acheter ». Même là, elle ne se souvenait pas qu'il se soit adressé à elle pour lui dire : « Je vais te l'acheter », lui qui avait gagné l'argent pour le faire. Ou cet autre jour où, par commodité, il était passé les chercher, elle et sa mère, chez le maître, le grand professeur de piano qui avait dit qu'elle était douée. Lui s'était ému de se découvrir une fille musicienne. Comme si, à la maison, il ne l'avait jamais entendue jouer. Ou seulement les gammes et les morceaux écorchés. Ou s'il n'avait jamais pensé, lui qui aimait la Musique avec un grand M, qu'il eût pu échanger quelque chose avec elle. Et voilà ! Il était mort avant qu'elle sache ce qu'ils auraient pu partager.

*
* *
*

Elle avait eu une grand-mère de contes pour enfants. Au petit chignon blanc, à la peau ridée. Vêtue de ces tissus noirs à fleurettes que la mode a remis plus tard au goût du jour. Pour tous les travaux, elle enfilait un tablier. A son époque, l'eau était comptée, on évitait de se salir. Amagny faisait des confitures dans une bassine en cuivre et moulait les caramels sur la margelle de l'évier ; ses beignets aux pommes n'avaient nulle part au monde leurs pareils. Elle était douce et vieille, très, très vieille. Était-elle devenue douce en vieillissant ? Aucune trace de colère dans sa voix qui savait se faire obéir pour tirer l'eau à la pompe, scier des bûchettes pour le feu, cueillir des haricots ou chercher le lait à la ferme. Amagny était douce, mais pas tendre. Manquait-elle de temps pour les câlins ou la vie avait-elle été trop dure pour qu'elle ait appris à en faire ? Fille des champs, elle avait dû longtemps vivre en ville, supporter l'exiguïté, les murs gris, le ciel qu'on voit à peine au-dessus des toits, elle

dont le cœur battait au rythme des saisons. Malgré son âge, elle n'hésitait pas à prendre le râteau pour faner ou marcher deux heures pour rendre visite à son frère. Les dernières années, on la disait dévouée. Elle accourait chez qui avait besoin d'elle pour un malade, un bras cassé. Elle venait et ne s'installait nulle part, elle tenait trop à sa liberté. Le temps passé, elle reprenait son balluchon et retournait s'occuper du jardin qui avait souffert de son absence.

A cet âge, elle aimait Dieu. L'appel des cloches la ramenait aux églises aux frontons de pierre de son pays. Le dimanche, un parterre de femmes y psalmodiait des prières dans une langue aux sonorités âpres et gâchait de ses répons aigus le chant grave des hommes gonflant la nef depuis les tribunes. En semaine, Amagny retrouvait le curé pour la messe de l'aube. Qu'avaient-ils à se dire qu'ils ne se disaient pas ? Il leur suffisait de réciter ensemble les mots du livre pour se comprendre. Sur le tard elle lisait la Bible. Le livre sacré la scandalisait. Elle qui ne connaissait les laideurs du monde que par la radio et les journaux en découvrait là de pires. Non tant Sodome et Gomorrhe que les horreurs de la guerre et les injustices de toujours que chaque camp plaçait sous l'égide des dieux. Le sien, l'Unique, l'Eternel n'échappait pas à cette prise à parti. A la voir ainsi paisible et horrifiée, il était difficile d'imaginer quelle avait été sa vie de femme. Son futur mari ayant tiré le mauvais numéro, était parti militaire sept ans en Indochine, participer aux grandes entreprises de son temps. La légende disait que pour se rapprocher de lui... elle était partie travailler à Montevideo. L'histoire ne dit pas de qui était cette géographie imaginaire. Le reste de sa vie ne fut pas celle d'une aventurière. Cette grand-mère-gâteau avait engendré des enfants sans tendresse qui l'ont laissé quitter la vie livrée aux mains plus douces de celles qui l'appelaient Tantinette. Ses filles aînées lui en voulaient de les avoir abandonnées pour partir à la capitale. La vie d'alors n'était pas celle d'aujourd'hui, on laissait les enfants en lieu sûr pour aller chercher fortune. Mais aux cadets choyés, qu'avait-il manqué ? Le silence sur leur père dont personne ne parlait en gardait peut-être le secret. Insignifiant, disait-on de lui. Pas mauvais bougre. Si cette Amagny qu'on ne pouvait dire effacée avait jugé bon de l'attendre sept ans, Claire imaginait qu'elle y tenait et qu'elle avait dû plaire à d'autres. Elle n'en parlait jamais. Ni du mari, ni de l'Amérique, ni du reste d'ailleurs. Tout ce qu'on aimerait savoir d'avant, elle ne le racontait pas. Au pays, le Pays Basque, on se tait. La jovialité est de surface, tradition de fête au village, accueil au familial qui passe. L'important reste secret. Amagny a emporté les mots de son histoire, que peut-être elle ne s'est jamais dits.

*
* *
*

On l'appelait La Native, d'un surnom plus affectueux qu'irrespectueux. C'était un temps où les religieuses portaient encore leurs longues robes de laine d'un blanc immaculé. Sous son voile, il était difficile de lui donner un âge. Elle était jeune. Plus jeune que la plupart de celles qu'elle commandait. Elle dirigeait l'école. Les grandes surtout. Et les grandes l'adoraient. On s'adressait à elle pour n'importe quel arbitrage. Elle savait trancher sans blesser, comprendre mais exiger, rarement punir, toujours écouter. Longtemps après, ses paroles oubliées, il restait d'elle son sourire. A toutes les filles en mal d'identité, elle offrait l'image d'une femme. On la pensait heureuse bien que déjà à l'époque la vocation religieuse ne soit guère d'actualité. Les élèves se préparaient à une autre vie. Il n'était pas certain qu'elle serait meilleure. Était-ce Dieu ou ses fonctions qui lui donnaient le bonheur ? Les deux peut-être. Elle semblait vivre dans une autre dimension que la nôtre. Sa générosité, peut-être naturelle, s'inspirait de cette foi qui, au nom de Dieu, transporte les montagnes. Elle apprenait à vivre à des gaminées coincées dans des familles trop rigides, ou négligées par des parents trop occupés qui se déchargeaient de leur éducation sur une école renommée. Parce qu'elle était animée d'une conviction sincère, elle donnait une certaine idée de la liberté : se sentir libre dans le cadre qu'on s'est choisi, savoir le respecter sans qu'il devienne une entrave. Si elle en payait le prix de combats intérieurs, son égalité d'humeur n'en laissait rien paraître. Elle qui faisait la loi dans l'établissement, on la savait, côté couvent, sœur parmi les sœurs, soumise à la prieure. La sagesse de la règle donnait ce modèle. Aucun pouvoir absolu. La prieure qui dirigeait la communauté n'avait pas son mot à dire côté études et se soumettait elle-même à une mère générale élue. Cette démocratie à petite échelle donnait aux filles une idée de la relativité des devoirs et des droits. Cela se passait dans un monde cerné magiquement par la clôture, « la Clôture » plus exactement. Loin des clôtures électriques, des clôtures en bois, en grillage ou en béton, il s'agissait de la ligne imaginaire qui séparait le territoire des religieuses de celui des laïcs. Point besoin de la matérialiser pour que chacun la sache infranchissable, sauf à prononcer des vœux. L'imaginaire était ici symbolique. A qui la franchissait, pas de retour en arrière. Seule la procession de la Fête-Dieu traversait le jardin en tout autre temps interdit. On le voyait seulement de la véranda du réfectoire ou de la chapelle quand les fenêtres s'ouvraient dans la chaleur de l'été. La vue des roses mêlée

à l'odeur d'encens, les cœurs dilatés par le chant du « Veni Creator » rendaient un instant palpable la jouissance de celles, plus proches de Dieu, qui y vivaient dans un îlot de la ville. Un monde où la violence, l'envie, la jalousie, le mensonge... la sexualité n'avaient pas droit de cité. A vrai dire Claire sentait bien – La Native idéalisée mise à part – que la vie quotidienne n'y était pas toujours gaie. Telle religieuse gardait la nostalgie du monde, telle avait la vieillesse aigrie, telle cherchait les traces du péché de chair là où il n'était pas, faute de pouvoir le consommer ; telle aurait voulu le pouvoir qui lui avait échappé, l'orgueil étant sévèrement puni. Quant aux petites mesquineries, elles ne faisaient pas défaut dans ce monde de femmes. Pas plus que les tentatives séductrices quand un mâle passait à l'horizon, fût-ce le prédicateur qui ne dédaignait pas les honneurs dont il était l'objet. La Clôture enserrait un double monde, monde idéalisé sans péchés et, hélas, monde ordinaire auquel il manquait nombre de vanités qui font le charme de l'autre, celui où les jeunes filles ne tarderaient pas à se lancer. Le vaste monde elles ne le connaissaient guère tant, dans ce milieu protégé, les éducatrices péri-clôturaires, toutes femmes, vierges pour la plupart, évitaient de parler des horreurs qui se perpétuent ailleurs. Pire, on adoucissait en leur parlant celles qu'elles soupçonnaient déjà : les parents étaient nécessairement bons, comme les professeurs... comme tout le monde aurait dû l'être. S'ils faisaient preuve de quelques faiblesses, restait à prier Dieu qu'elles leur soient épargnées. Comment La Native que son travail plaçait à la charnière des deux mondes, ayant suffisamment d'intelligence et de sensibilité pour ne pas ignorer leur incompatibilité, pouvait-elle vivre avec le sourire ? Cette question qui ne venait pas à l'idée des jeunes qui l'entouraient, Claire aurait voulu la lui poser longtemps après. Mais peut-être était-il plus sage de ne pas le faire ?

*
* *
*

A l'âge incertain où l'on n'est plus une enfant et bien loin d'être femme, Claire se mit à penser. Jusque-là elle avait vécu. Mangé, dormi, fait ses devoirs, appris ses leçons. Aimé des maîtresses, aimé des amies et détesté d'autres qu'elle avait fuies. Elle avait lu la Bibliothèque Rose, puis la Verte. Joué à chat perché, à la balle aux prisonniers. Construit des châteaux de sable et grondé ses poupées. Couru, ri, chanté avec les autres qui cachaient qu'elle ne savait pas chanter. Elle ne savait pas ce qu'elle faisait. Du moins, longtemps après, c'est ainsi qu'elle se voyait.

Soudain il en fut autrement. D'abord elle connut l'ennui. Les interminables journées de pluie. Peut-être découvrait-elle seulement qu'elle s'ennuyait, à cause des autres jours. Des jours étranges, intenses. En réalité il ne s'y passait guère plus de choses. C'était elle qui changeait. Elle ressentait tout avec violence. Même les livres devenaient autres. Jusque-là elle avait parcouru les récits de sa place d'enfant sage. *Les malheurs de Sophie* ou *La Petite marchande d'allumettes*, les aventures de Croc Blanc ou de Mermoz lui restaient extérieurs. Avec *le Prince Eric* et *le Bracelet de vermeil*, elle entraît de plain pied dans l'histoire racontée. Elle aussi aurait pu quitter les maisons chaudes pour courir les forêts, se cacher, découvrir des secrets. Ne pas hésiter à partir loin, jusque dans les déserts, rendre ses droits à qui s'en était vu déposséder. Peu importait qu'elle fut une fille. Elle n'imaginait pas la témérité réservée aux garçons qui, comme ses héros, auraient su la protéger de tous les dangers.

Elle savait bien que la vie des livres n'était pas la vraie vie. N'empêche ! Entre les histoires des livres et sa vie sans histoire, elle devinait d'autres vies. L'uniformité des jours était désormais coupée de flashes qui la transportaient ailleurs. Non des flashes sexuels qui seraient pour plus tard, mais des impressions plus vagues, plus diffuses qui dilataient, desserraient tout ce qui était noué à l'intérieur. Comme un goéland prêt à partir étend ses ailes, il lui suffisait de sentir le vent. Le vent violent qui a couru longtemps sur la mer avant de balayer les plages. Qui cingle le visage et emmêle les cheveux. Qui amène avec lui les embruns, l'air du large, un rêve de bateaux, d'horizons lointains. Claire le cherchait quand il soufflait en tempête, la faisait tourner au coin de la falaise. Son corps maltraité changeait et elle savait gré au vent de lui donner à sentir ses muscles, sa peau, le froid au visage fouetté d'eau ou l'onglée sur ses doigts. Il lui livrait un corps nouveau.

Elle aimait aussi la mer, bleue, verte ou grise, qui s'épuisait sur le sable en longs rouleaux. Elle suivait leur mouvement, identique et différent. Une vague, une autre, une autre encore. Dix, vingt peut-être avant que l'une enfle et claque, s'enfonce dans la plage ou s'écrase sur un rocher en gerbe d'écume. Deux autres suivraient, géantes aussi, aux effets imprévisibles. Puis le mouvement reprendrait son cours. Le ressac, une fois, deux fois, dix, vingt, emmènerait l'eau au large. Un temps infini s'écoulerait avant que les trois gros rouleaux veillent revenir. Certains jours, la mer laissait croire à une accalmie. La houle parvenait doucement au rivage. Il fallait s'armer de patience et c'est quand elle n'espérait plus que le rythme reprenait. Un, deux, dix, vingt avant une déferlante.

Elle guettait la limite des eaux, là où la dernière flaque s'étire sur le sable avant de se retirer en crissant. La courbe de la côte désarticulait le mouvement, rompait sa continuité. Claire ne parvenait jamais à prévoir comment le flot l'habiterait. Tantôt une vague couvrait un champ inattendu, tantôt le reflux de l'une contrariait l'avancée de l'autre, puis la ligne de partage était soudain déviée par une masse plus puissante. La crête d'écume n'était ni exactement la même, ni tout à fait autre. Il fallait choisir une forte vague, la regarder venir de loin et la suivre jusqu'au bord pour que seule elle s'impose.

Quand la nuit était sombre, elle aimait s'asseoir sur un rocher, les écouter claquer. Alors elle ne voyait plus la mer, seulement les lignes d'écume comme des hordes de chevaux blancs se succédant inlassablement. Repère mouvant entre la terre et l'eau uniformément noires. Elle était un peu effrayée d'être ainsi seule, la nuit, avec juste ces masses d'eau qui roulaient et faisaient du bruit. Au clair de lune ou dans la lumière lointaine des réverbères, si elle restait là où elle avait le droit d'aller, pas trop loin de la maison, elles étaient plus rassurantes, mais moins magiques. A vrai dire elle n'osait s'aventurer trop loin, là où seul le phare balayait la surface de l'eau entre des plages de nuit noire. Son éclair révélait des objets familiers et l'eau mouvante, un instant éclairée, n'en était que plus inquiétante. Elle avait perdu les contours de l'été et semblait vouloir aspirer tout ce qui passait à sa portée. Claire préférait l'obscurité et la seule lumière de la vague blanche.

A quoi pensait-elle devant la mer, dans le vent ? A rien d'autre qu'à la mer et au vent. Elle cessait de jouer, courir, travailler, dormir, manger. Elle se sentait exister. Longtemps après, dans ses souvenirs de ce temps, tout s'était effacé. La vie, les gens autour d'elle. Rien ne gardait d'acuité que ce qu'elle avait senti là. Parfois seulement l'attente d'une lettre. Ecrite par son amie et dont le contenu comptait moins que l'attente, la sensation d'attente. Son corps maintenant lui révélait le monde et le monde n'était pas tel qu'on le lui avait appris. On ne lui avait rien dit de ce qu'il éprouverait en glissant dans la mer par des journées ensoleillées, ou même un peu grises entre deux ondées. Elle aimait nager. Dans l'eau toujours froide au moment d'y entrer il suffisait de s'ébrouer quelques instants pour se sentir à l'aise. Le corps porté par l'eau, lové dans l'eau, un frémissement des mains le maintenant à flot. Ensuite il n'y avait plus qu'à nager, lentement, régulièrement. Tout était une question de rythme. Elle partait droit vers le large en brasse coulée pour le sentir s'étirer, ou à l'indienne, filant entre le ciel et l'eau, ou encore couchée sur le dos, les yeux dans le bleu inondé de soleil. Elle n'avait pas

de but fixé. Quand elle en avait assez, elle se laissait dériver, immobile à la surface dans la couche d'eau que le soleil avait chauffée, protégeant coudes, fesses et pieds des courants froids sous-jacents. Parfois elle se faisait peur en nageant trop loin. Les gens n'étaient plus que des points sur la plage. Elle approchait des pêcheurs lançant leurs filets. Alors elle nageait parallèlement au rivage jusqu'au moment où il serait temps de rentrer. Se sécher au soleil de midi. Etre à l'heure pour le déjeuner, seul repère à ne pas manquer. Le reste était libre. Libre pour rêver. Rêver de rien. Rêver et puis attendre. S'ennuyer parfois. Entre le soleil et l'eau, les gens d'ici n'avaient pas d'importance. Sinon la famille dans la grande maison. Mais la famille, ce ne sont pas des gens quand on a douze ans, quinze ans. C'est comme les meubles auxquels on est accoutumé. On suit les rites, les usages. Ça ne pèse pas dans la balance. La vie de tous les jours, qui a toujours existé et existera toujours, est en cela inexistante.

La voie tracée

Il semblait à Claire que longtemps elle avait avancé sur une voie tracée. Non qu'on lui eût imposé le chemin à suivre. Elle l'avait choisi elle-même il y a tant d'années qu'elle ne se rappelait pas quand. Il était certain qu'elle étudierait. Elle avait aimé l'école. Peut-être plus le bain scolaire que ce qui la passionnerait plus tard, connaître, comprendre. Il y avait des choses à savoir que tout le monde savait. D'autres, pour mener leur vie, se passaient de ce poids de connaissances et l'étendue des choses à savoir était telle qu'il lui faudrait s'arrêter avant d'avoir tout assimilé. Pour l'heure, sans se poser de question elle restait sur la voie tracée où l'on continuait à apprendre.

Cette voie en croisait une autre, celle du bien et du mal qu'on lui avait appris depuis sa tendre enfance : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse », « Aime ton prochain comme toi-même », « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». Ces mots seraient peut-être restés lettre morte s'ils n'avaient germé sur une tendance naturelle : Claire aimait les gens. A priori. Sans réfléchir.

Le goût d'apprendre se conjugua pour elle avec le goût des gens. Elle s'engagea dans une filière suffisamment longue pour dispenser de penser plus avant, suffisamment sûre d'elle pour laisser croire que rien ne

Claire, qui l'avait mené à travers continents et océans à la recherche de l'éternelle humanité de l'homme.

Dans son image à elle, la pierre reposait sur une surface presque plate, comme d'une plage de sable mouillé où le flux et le reflux auraient inscrit inlassablement mille sillons. Traces inlassables de la vie qui ne l'avaient pas attendue pour se déployer en tous sens et continueraient après elle. Traces qu'elle pouvait encore voir à ce jour et suivre en se décentrant d'elle-même. Au loin, autour, il y avait les Tian Shan qui la faisaient tant rêver, ces Montagnes Célestes inaccessibles qui accompagnaient les caravanes de l'Asie Centrale de la beauté de leurs cimes enneigées, colorées par la course du soleil du levant au couchant. Ce ne serait pas si mal de rester ainsi comme un des blocs erratiques des tableaux de Magritte dans un monde minéral où la vie se serait figée jusqu'à la fin des temps, pour une éternelle beauté.

Mis en page par Les Ailes d'IRENE

Achévé d'imprimer par Corlet Numérique – 14110 Condé-sur-Noireau
N° imprimeur : 59175 – Dépôt légal : juillet 2009 – *Imprimé en France*